

LA FABRIQUE DES GRANDS HOMMES¹ di Roger Dadoun

Abstract

Fra i grandi nomi della letteratura, tra cui in particolare Peguy, Rolland, per rispondere alla domanda: che cosa è un grande uomo? Qualcuno a cui è stata eretta una statua di bronzo, in alto ad un cavallo focoso, come Giovanna d'Arco? Oppure qualcuno che giace al Panthéon? Quanto a Peguy, egli non si fida dei "grandi uomini". Così, generalmente, popolarità e gloria non sono garanti dell'onestà. Ma, in tale ottica, il grande uomo è la fonte di un'etica rovesciata: quella della resistenza – contro il culto del potere, contro gli onori abbaglianti. Ma anche per divenire una grande donna, tuttavia, si è dovuto resistere, lungo la storia. Resistere contro dei grandi uomini o a loro fianco, cosa che, alla fine, è la stessa cosa. Dal lato delle donne, la grandezza si sposa bene con la bontà; quest'ultima finisce, tuttavia, per rinviarle nell'ombra, come mostrano le analisi che seguono. Una cosa è sicura: il significato dell'aggettivo 'grande' non è lo stesso quando è utilizzato al maschile o al femminile.

Among the great names in literature, including in particular Peguy, Rolland, to answer the question: what is a great man? Is someone who has been erected a bronze statue, on top of spirited horse, like Joan of Arc? Is someone who lies in the Pantheon? As to Peguy, he doesn't trust of "big men". So, generally, popularity and glory aren't guarantors of honesty. But, in this perspective, the great man is the source of a reversed ethic: an ethics of resistance - against the cult of power, against the dazzling honors. But to become a great woman, however, women to had to endure, throughout the history. Stand against the great men or to their side, that's, eventually, the same thing. On the side of women, the greatness embrace well with goodness; the latter concludes, however, to defer them in the shadow, as show following analysis. One thing is certain: the meaning of the adjective 'great' is not the same when it is used as masculine or feminine.

Des grands noms de la littérature, Péguy, Rolland, notamment, pour répondre à la question : qu'est-ce qu'un grand homme ? Quelqu'un qui a été érigé en statue en bronze, du haut d'un cheval fougueux, comme Jeanne d'Arc ? Ou quelqu'un qui repose au Panthéon ? En ce qui le concerne, Péguy se méfie des « grands hommes ». La popularité et la gloire ne sont pas toujours, à son sens, gage d'honnêteté. Mais dans cette optique, le grand homme est la source d'une éthique à rebours : celle de la résistance – contre le culte du pouvoir, contre les honneurs aveuglants. Mais c'est aussi pour devenir une « grande femme » qu'il a fallu résister, également, tout au long de l'histoire. Résister contre des grands hommes, ou à leurs côtés, ce qui finit par être la même chose. Côté femmes, la grandeur se marie bien avec la bonté ; celle-ci finit, toutefois, par les renvoyer dans l'ombre, comme le montrent les analyses qui vont

suivre. Une chose est sûre : la signification de l'adjectif « grand » n'est pas la même selon qu'il est employé au masculin ou au féminin.

Puisque cette affaire des «grands hommes» est abordée par nous dans le cadre à la fois ancestral et toujours innovant du *dialogue*, il conviendrait de s'y engager sous l'autorité incontestable de deux parmi les plus «grands hommes» du dialogue. Lesquels sont, l'un en antique, Platon: il occupe depuis de longs siècles la plus haute marche du podium dialogique; l'autre, en moderne, Péguy: tout jeunot, à peine plus d'un siècle, il réussit toujours à recohober ses fidèles et passionnés lecteurs par son incomparable virtuosité à faire colloquer et s'interloquer les personnages de ses drames et mystères: Dieu, l'incontesté Très-Grand (mais pas nécessairement «le Plus Grand», loin s'en faut!) piaffant ou non à l'avant-scène ou dans les coulisses, Jeanne d'Arc surtout, qui (se) prend la tête, soit face à Gervaise la dogmatique, soit en traînant avec elle ses visions, soit en entraînant au combat sa bande de casseurs. On prendra garde de tenir grand compte de la foule des *actants*, politiques, écrivains, scientifiques, paysans, étrangers, familiers, interlocuteurs ou interlocutaires, certains très grands, montés sur leurs grands chevaux, d'autres tout petits, «petites gens», nommés ou innommés, «piétaille» agglutinée à ras de sabots, dans le grouillement desquels l'écrivain n'hésite pas à se glisser, payant de sa personne (le «pauvre»). Les textes eux-mêmes dialoguent entre eux, par l'entregent de l'auteur, au point que l'on pourrait parler pertinemment de l'auto-dialogisme singulier de Péguy.

48

Court cortège de «grands hommes»

Caution des maîtres ainsi requise sinon acquise, on peut causer. Et commencer en disant qu'en pareille perspective, entrant dans l'espace péguyen, le premier nom de «grand homme» qui nous requiert serait celui, avancé par Claire Daudin dans la perspective d'un dialogue, de Jeanne d'Arc. A première vue, cavalière comme il se doit, elle s'offre comme l'incarnation la plus imposante, concrète et exemplaire de la manière la plus commune et la plus «visible» de distinguer et mettre en valeur le «grand homme». Il importe que ce dernier soit « inscrit » dans la pierre ou le bronze, sans compter tous autres supports possibles – écrits, écran, calicot, scène, prix, peau humaine même et, aujourd'hui, médias par-dessus tout, dont une

des vocations les plus patentes est précisément de fabriquer du «grand homme», et de le tambouriner partout tel. Il suffit de ces deux concrètes mesures: le *poids*, le *nombre*, qui en mettent plein la vue, et prétendent définir ce qui apparaît ou devrait apparaître comme l'*événement* - non pas celui du «jour», journalistique et déjà dissipé, mais celui, «historique», à haleine d'éternité.

A cette aune, Jeanne l'emporte, et de haut, s'il est vrai que nous la voyons représentée presque partout systématiquement exhaussée sur son cheval colorisé or ou bronze. Derrière elle, régnante grandeur emblématisée, on verrait cavalier, sur socle ou sur toile ou sur guide touristique, un impressionnant défilé de «grands hommes» – que l'on contemple chevauchants pétrifiés momifiés muséifiés immobilisés immortalisés urbanisés. Une œuvre magistrale pourrait servir d'illustration: le tableau, signé Paolo Uccello, du *Monument équestre de Sir John Hawkwood* – en italien *Giovanni Acuto*, en français Jean Haccoude (1436). L'homme de guerre présente l'intérêt d'advenir en symétrie historique et existentielle, si l'on peut dire, par rapport à Jeanne: lui homme contre elle femme, l'Anglais au service du roi Edouard III combat la France, au tout début de la guerre de Cent ans, tandis qu'avec Jeanne bergère luttant contre les Anglais, c'est la guerre de Cent ans qui tire à sa fin. Entre temps, Hawkwood, passé en Italie, s'est mis au service de Pise et de Florence, et gagne une renommée de «condottiere-politique» que la reconnaissance populaire voue à être statufié. Mais les crédits venant à manquer pour une sculpture, c'est sur toile que le «grand homme» sera glorifié, par l'art tout en justesse et puissance de «Paul les Oiseaux» (ainsi qu'Artaud se plaît à nommer le grand Paolo Uccello)².

Cette ouverture d'allure baroque a l'avantage de désigner d'entrée de jeu, en quelques lignes, cinq types radicalement différents de personnages - dont une femme - susceptibles de porter le label «grand homme»: Platon, Péguy, Jeanne d'Arc, John Hawkwood, Paolo Uccello. C'est dire l'irrésistible imprégnation de cette notion de «grand homme», et combien il serait difficile de la remettre en question. Il nous faut pourtant nous y risquer, en nous interrogeant sur la substance et les effets de cette qualification - énorme à tous égards: elle est à la fois suprêmement officielle, comme l'attestent l'inscription mémorielle sur le fronton du monumental, prestigieux et bulbeux Panthéon parisien, *imageant* le présent colloque, et le *panthéotropisme* - tropisme panthéonique — dont se nourrit sans relâche le culte des «grands hommes», alors qu'en même temps elle relève d'une plate banalité, le mot «grand» étant ce machin verbal qui circule partout et en tous sens, en un dévergondage qui envahit rumeurs et médias, commémorations et manuels, pathétiques et lèches en tous genres. Il n'est guère de propos où le mot «grand», bon à tout, ne vienne mettre son grain

de sel (pris au vol d'un récent «vu à la télé»: «notre grand philosophe national», déclarait le brumeux animateur flagornant un écrivain *pop com*). Ainsi l'actuelle culture, prise d'une frénésie hystérique exorcisée en logorrhées, déroule-t-elle ses tapis rouges, rubans et médailles ad hoc pour les jeux de la *Panthéonade*. [Le terme voisin de «*pantalonnade*» nous renvoie illico au «pantalon sociologue» que Péguy enfila au malheureux Marcel Mauss, qui n'en conserve pas moins sa posture de «grand homme» dans la *panthéonie* sociologique honnie de Péguy.]

A l'envers des « grands hommes »

Péguy ainsi cité d'emblée pour être inscrit en grande compagnie dans la catégorie «grand homme» aurait peut-être tiqué de se voir étiqueté tel. Il dirait sans doute, pour couper court, que ce n'est pas son genre. Cela n'exclut pas qu'il soit vivement enclin à revendiquer pour lui-même une véritable et loyale grandeur dans son ordre à lui: l'écriture, la politique, la pensée, pas moins! - et qu'il fasse métier par ailleurs, aussi modestement que passionnément, d'investir d'une grandeur fondée en raison des personnalités à l'envergure jugée exceptionnelle, créateurs dont l'œuvre demeure à ses yeux – comme aux nôtres - des sources de vie, de jouissance et de justice inépuisables. Ils sont ses fidèles compagnons, ils ensemencent et moissonnent chez lui des pages puissantes, lumineuses, inoubliables. Les noms viennent aisément à l'esprit: Pascal, Corneille, Hugo, Bergson, Descartes, Bernard Lazare. Les portraits qui s'«emmontent» au gré des textes contribuent à dresser une figure de «grand homme» à laquelle on souscrirait aisément: puissance créatrice, vigueur et qualité du pathétique, passion, rigueur de la pensée, exactitude de l'écriture, aura prophétique modérée.

Cela étant clairement entendu, et pour éviter les coutumiers dérapages, il reste ou plus exactement domine chez Péguy, exprimée avec une rare virulence, une méfiance radicale à l'endroit des «grands hommes» – il serait plus approprié de dire: à *l'envers* des «grands hommes». [Anticipant d'ultérieures remarques concernant les «bonnes femmes», il convient de rendre justice ici aux trois grandes pages qu'Armand Robin consacra à Péguy en février 1942 - elles nous conduisent vers une des plus profondes racines de la méfiance de Péguy ici alléguée, s'apparentant à ce qu'on nomme parfois «méfiance paysanne», si on l'associe à l'image de la «vieille mère paysanne» - «*paysanne/ qui ne savait pas lire/ et qui première m'enseigna/ le langage français*», méfiance tissée de la pratique d'une raison laborieuse (*homo laborans*), qui pourrait être dite, avec prudence, «roturière»

ou rustre, sagace assurément, telle qu'enseignée, selon Robin qui la revendique pour lui-même, par «la grande aïeule roturière».]

Gloire et popularité, ignominie et lâcheté

On pourrait composer une pittoresque et symptomatique (voire fantasmagorique) anthologie des types de «grands hommes», perçus ou appréciés comme tels, que Péguy, en entomologiste amateur de l'espèce «grand homme», aurait épinglés tout au long de ses écrits. Le plus «grand homme» auquel il s'est attaqué est incontestablement Jaurès – à propos duquel Péguy s'est vu agoni d'injures pour propos «bilieux», «intolérables», «scandaleux», «injustes» (entendez-vous dans ces campagnes la «charrette» qui gronde - brinquebalante, mortifère, accusatrice?). Sa *Réponse brève à Jaurès* (1900)³, magistral essai d'analyse littéraire, abonde en notations et précisions d'autant plus dignes d'intérêt que Péguy est rempli d'admiration pour celui qui sera sacré «grand orateur», «grand tribun». Le populaire et déjà illustre leader socialiste (la gloire arrive à grands pas) est pris le verbe dans son sac à malice rhétorique, avec ses emphases, hâbleries et clins d'oeil. *Réponse brève* serait d'une lecture instructive pour les candidats à la présidence de la République – allusion ici lancée pour le seul mot de «République» qui titre le présent colloque, et rappeler l'indulgence dialogale électoralante qui ouvre le dernier numéro de *L'amitié* (oct.-déc.2011).

En défendant avec fougue sa «république» à lui, Péguy s'emploie à déverser pas mal d'eaux grasses dans notre actuel déglingué moulin républicain. Il formule à cet effet ce qui est au principe même de sa conception de la société, de son utopie politique (*Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse*, 1898) – formule que nous mettrions volontiers au fronton de tous les Panthéons et édifices publics, l'érigeant «règle d'or» de toute construction politique et sociale, et métaphysique même (ataraxie): «Ma république [...] est une république où on laissera les gens tranquilles» (p. 555). On entend «L'invitation au voyage» de Baudelaire: «Là tout n'est qu'ordre et beauté, / luxe, calme et volupté» - elle nous invite à voir la puissance de la tranquillité enracinée dans ce que l'on peut tenir pour essence de l'être humain: élan vital, qualité de la durée, exercice de la culture, distance ou rejet face aux pouvoirs, rapport avec la mort et avec autrui, relation avec le cosmos etc...

Dans la notion de «grand homme» se combinent «gloire» et «popularité» - Péguy y insiste avec force et insolence: «Non moins ignominieuse et non moins lâche et non moins vile et non moins basse que la popularité, la gloire est toujours l'effet de quelque démagogie... la gloire humaine s'est prostituée au viol de tous les bandits [...], la gloire [...] n'est qu'une singulière combinaison de tout ce que l'émulation bourgeoise a pu nous communiquer d'autorité jalouse et de servitude envieuse» (p. 559). Retentit, martelé, le mot «grand»: «Où avez-vous vu que les grands philosophes, que les grands poètes, les grands artistes, les grands penseurs – je dis les grands, vous m'entendez bien, fussent populaires. Je ne parle pas des grands savants». «Nous savons à présent ce qu'il y a de saletés et de platitudes sous une gloire bien bâtie. Nous savons combien il y avait de mensonge démagogique et de lâcheté sous une gloire échafaudée comme était celle de Victor Hugo» (p. 560). Ce qui, comme pour Jaurès, sous la plume de Péguy, n'est pas peu dire – sachant que l'auteur des *Misérables* fait le plein de la *Gestalt* «grand homme»: gloire, popularité, création, production, admiration, passion, compassion, exécration, sublimation - il n'y en a que pour lui. Péguy a su superbement débrouiller les ficelles du génie tout en démontant les artificieux trucs hugoliens. La vision péguyenue du «grand homme» débusque les sordides réalités, calculées à un poil près: «Nous savons qu'il ne faut pas avoir commis moins de laideurs pour obtenir un tirage à cent quarante mille que pour obtenir cent quarante mille voix». Juste retour de bâton (de commandement): les «grands hommes» eux-mêmes passent - «J'omets toutes les gloires qui ont crevé à la mort des glorieux. Il y en aurait trop». A leur actif, lourd passif, un des effets les plus désastreux de la posture ou stature «grand homme»: «*Cela peut souvent empêcher que l'honnête homme soit élu ou qu'il soit publié*».

52

«Petites gens» et «bonnes femmes»

«Empêcher que l'honnête homme soit élu». «Élu» ne signifie nullement, on s'en doute, rouler carrosse aux frais de la République, ou bomber le torse d'une écharpe tricolore. A cette remarque d'apparence ordinaire, il faut donner sa plus grande amplitude : politique, sociale, esthétique, anthropologique - humaine. Le principe « grand homme » - qui recèle et cumule illumination, haute gloire, éclatante reconnaissance - comporte des «zones d'ombre», son envers à la *Mister Hyde* d'occultations, refoulements, annihilations. [Le «grand» éminent gris Lucien Herr laissa Péguy pantois, sidéré, anéanti, en le menaçant en ces termes: «nous irons contre vous de toutes nos forces». Pareille «vaporisation», stalinienne, à la

Orwell, marqua l'homme Péguy pour le restant de ses jours.] Quoi de plus caractéristique et spectaculaire que cette «élection» du «grand homme»? Il occupe, s'approprie, *volens volens* (et plus souvent *volens* que *volens*) tout le terrain, le sien propre et d'autres par annexion, contagion, voracité; il domine le champ des productions rentables, des présences incontournables, des signatures mémorables; il attire et fait virer à son compte et dériver sur lui toutes sortes d'autorités et de bénéfiques, tantôt exhibées avec morgue, tantôt discrètement passées sous silence – et malin mixage des deux. Le fait d'«empêcher» s'exerçant, dans l'instant comme sur le continu temporel, en force et violence, affichées ou secrètes, arrogantes ou sournoises, autrui se retrouve escroqué.

Les autres, on les désigne généralement, à vue d'œil ou de nez, comme étant les concurrents, collègues, rivaux ou adversaires, qui jouent dans la même cour (qu'on appellera, quand on y est admis, coopté, «élu», «cour des grands»): ceux qui n'ont pas su ou pas appris à jouer des coudes ou du couteau (certains seront dits «seconds couteaux»), à user, comme il le fallait, de «mensonge démagogique», d'«utorité jalouse» et de «servitude envieuse», de lâcheté et de bassesse. Ils paient ainsi *le prix de l'honnêteté* (un roman d'Akos Kertesz, 2004, traduit du hongrois, porte ce titre): modestie, humilité, décence - «imbécillité», pour reprendre le terme que Péguy s'applique à lui-même, et que les «imbéciles» (l'autre sorte, commune), reprendront pour le qualifier de «naïf». Malheureux, en vérité, les «pauvres en esprit» – les «naïfs» en société! Il faut parler d'argent comme d'argent, recommandait Péguy: excellente mesure pour évaluer le «grand homme»!

Mais il y a plus important: sur tous ceux qu'on appelle «les gens» ou les «petites gens» ou «le commun des mortels», le «grand homme» exerce cette lourde et sévère pression ou influence que Péguy nomme «entraînement», et qu'il récuse farouchement. Il est légitime de faire de cette résistance, de ce refus, le clair fondement de toute morale, comme nous le proposons dans *Eros de Péguy*, à savoir: *ne subir aucun entraînement, n'exercer aucun entraînement*. Sur tous ceux qu'il «entraîne», le «grand homme» imprime sa marque, souvent déterminante, indélébile, routinière ou déroutante. *N'y a-t-il donc aucune jurisprudence pour le délit d'influence existentielle?* Car il s'agit, tout compte fait, de nous tous, de notre vie quotidienne, d'une emprise qui va chercher jusqu'aux tréfonds de l'âme.

Sont concernées, au premier chef si l'on peut dire, les femmes. Face au label «grand homme», l'expression «grande femme» n'est pas parvenue à gagner ses *galons*, n'a pas «pris». Comment alors utiliser l'expression commune et douteuse de «bonne femme»? On ne connaît que trop la tournure dépréciative de cette désignation familiale et familière,

censée révéler une virtuosité idiosyncrasique à faire tartes et valises. Sans pour autant négliger la réalité massive et triviale de ce statut «taillable et corvéable» de «bonne femme» labelisée K.K.K. - non pas le *Ku-Klux-Klan*, qui est une saloperie d'homme, mais le triple K., emprunté à l'allemand, de la femme vouée à produire et s'occuper de l'enfant (*Kinder*), à fréquenter l'église (*Kirsche*), à gérer la cuisine (*Küchen*) -, nous reprendrons à notre compte cet adjectif, aussi amoché soit-il, de «bonne», pour tenter de le rapprocher de la «vraie» grandeur, de l'enraciner dans son originelle et créative substance, réhabilitée: la bonté.

Philosopher femme

Péguy a fait son listing (!) des «grands hommes» en commençant par les «grands philosophes». Poursuivons dans cette voie en nous interrogeant sur la place des femmes dans la philosophie. «Philosophe» est un titre qui porte beau, il fait, aussitôt dit, honorable et grandiose standing intellectuel. Le «philosophe» sait, le «philosophe» pense, «je suis (philosophe), donc je pense (juste)» - et voici qu'entre poire et fromage, pour peu que l'inévitable médecin ou psy accepte de se taire, les invités tendent une oreille vive. Les questions affluent, et la tête philosophique se fait de plus en plus pensante, de plus en plus sachante. Cercle vicieux et mâle savoir. En revanche, dire «LA philosophe», c'est déjà quasiment médire, c'est comme se râper la langue d'une incongruité, le «la» sonne parodique, tel un écho des *précieuses ridicules* - on évite. Que l'on consulte des manuels de philo ou des anthologies philosophiques, l'absence des femmes y est flagrante. Un recueil de textes faisant office de manuel auquel j'avais participé s'intitule, noble simplicité, *Philosophie*. Tome I, cinq cent pages, 1980 réédité 2000 - une période faste pour le féminisme. Pourtant, sur les 42 auteurs, on ne compte que 3 femmes. Les PUF fêtaient leurs 90 ans sous le signe «A quoi sert le savoir». Les éditeurs présentent et interrogent «72 intellectuels d'aujourd'hui», auteurs de «72 textes pour penser et agir». Sur les 72 «élus», on comptabilise 14 femmes - on n'arrête pas le progrès, dirait Péguy. Il est surtout curieux de constater que sur ces 72 *puffants* phares du savoir et de la pensée, à peu près tous universitaires, 40 sont des directeurs de collections des PUF. Voilà qui donne à réfléchir sur ce qu'il en est de «l'autorité de la réputation» - pire que «l'autorité de commandement»? - vilipendées par Péguy.

En quête d'un air un peu plus respirable, on se tournera vers les Actes du Congrès international de Lecce d'avril 1992, un millier de pages

bien pleines traitant de *Filosofia Donne Filosofie* (Milella, Lecce 1994) – «La Philosophie, les Femmes, Les Philosophies». Travail considérable, auquel il ne semble pas que l'on ait à l'époque accordé l'attention grave qu'il mérite. *Filosofia* compte 54 solides contributions signées par des femmes, contre 19 de «mâle écriture» (contremarque de l'expression contestable d'«écriture féminine»). La femme, le féminin, le féminisme font l'objet d'analyses élaborées, ouvrant de judicieuses perspectives. Quelques femmes philosophes plus ou moins connues s'offrent en matériau traité et retraité par une bonne partie des contributions. Hannah Arendt tient le haut du pavé avec cinq articles pour elle seule, et des citations dans différents textes. Suivent, plus modestement, Simone Weill, Rosa Luxembourg, Simone de Beauvoir, Lou Salomé – on pourrait les considérer comme les équivalents féminins des «grands hommes». On aimerait dire (et ça se dit): «grandes dames» - mais l'expression n'a ni la même portée ni la même résonance que l'équivalent masculin. Un substantiel essai de quarante pages signé Margarete Durst traite de «Formes de la sublimation et créativité féminine, le 'Cas Lou Salomé'». Ce «cas» (terme plutôt réducteur) célèbre est assez impressionnant pour qu'on puisse qualifier Lou Andreas Salomé de TGD, «Très Grande Dame», appellation que justifient (mises entre parenthèses ses relations passionnées avec de «très grands hommes»: Nietzsche, Rilke, Freud, Tausk) ses apports féconds, novateurs et hardis à la psychanalyse. On en profitera pour souligner que la psychanalyse, dénoncée parfois comme «phallogratique» ou «machiste», et censée plus ou moins mépriser ce «continent noir» qu'est la femme, s'est révélée au contraire être pour les femmes un terrain d'élection, un champ d'expression et de créativité ouvert et fécond. *Filosofia* cite des personnalités telles que « Anna Freud, Melanie Klein, Margaret Mahler, Lampl-de Groot, Helene Deutsch, Karen Horney, Clara Thomson » - auxquelles il conviendrait d'adjoindre d'autres analystes non moins valeureuses: Marie Bonaparte, Annie Reich, Hermine von Hug-Helmuth, Sabina Spielrein, Vera Schmidt, Vilma Kovacs, Frieda Fromm-Reichmann, Gisela Pankow, France Tustin, Joyce McDougall, Marie Balmory, et bien d'autres. On comprend que le thème de la «créativité féminine» apparaisse comme un des grands axes autour desquels gravitent les auteurs hommes et femmes de *Filosofia*.

Un autre grand thème de l'ouvrage est l'hostilité à peu près générale et souvent hargneuse à laquelle se heurtent les femmes lorsqu'elles tentent de s'exprimer et de créer, et se retrouvent en rivalité hiérarchique avec les hommes. La férocité et la muflerie ne connaissent alors plus de borne. La croyance en *L'infériorité mentale de la femme*, titre d'un ouvrage fort diffusé de Moebius (1853-1907), n'est pas seulement la règle – elle vaut dogme. Une illustration exemplaire est offerte, dans *Filosofia*, par le portrait de Elena

Lucrezia Cornaro Piscopia, présenté avec érudition par Maria Giovanna Valenziano OSB (elles sont toutes deux bénédictines). Lucrezia est la première femme au monde à se voir attribuer, le 27 juin 1678, un « *laurea* » de philosophie (*magistra et doctrix in filosofia* - équivalent d'un doctorat). Mais lorsque le théologien Rotondi la présente pour un doctorat en théologie, et alors même qu'elle est sacrée «candélabre d'or dans l'Eglise de Dieu», elle se heurte au refus catégorique du chancelier de l'Université, le cardinal Barbarigo, qui déclare qu'«il est impossible d'imaginer qu'une femme puisse enseigner la théologie». L'opposition de l'Eglise persistera jusqu'à sa mort le 26 juillet 1684. Née en 1646 dans une famille de la noblesse vénitienne, Elena Lucrezia se distingue par sa vaste culture humaniste, à la fois philosophique (allégeance à Aristote), scientifique (sciences naturelles, mathématique, astronomie) et théologique. Elle est musicienne, parle six ou sept langues. Désireuse de lire la Bible dans le texte hébraïque, elle s'adresse à cet effet au rabbin Shemuel Aboaf d'Hambourg, renommé pour passer ses jours et ses nuits à étudier la Torah. Il ne reste d'elle que peu d'écrits (lettres et traités érudits), la plus grande partie ayant, à sa demande, été détruite.

Sur un tout autre registre, celui de la phénoménologie de Husserl, l'article de Angela Ales Bello, «Linéaments pour une philosophie au féminin: Hedwig Conrad-Martius, Edith Stein, Gerda Walther», met en lumière la qualité et l'importance des travaux de Edith Stein, élève de Husserl. Edith Stein (1891-1942) est connue plus pour le destin dramatique qui fut le sien que pour son intense activité philosophique. Elevée dans le judaïsme strict par une mère très pieuse, elle milite activement en tant que «féministe radicale», selon ses propres termes. Passionnée par la philosophie, elle est la première femme à soutenir une thèse dans cette discipline, mais elle se voit refusée l'habilitation à enseigner. Après un passage par l'athéisme, elle se convertit au catholicisme, sans pour autant renier son judaïsme. Elle entre au Carmel, et y déploie une vive activité. Pour échapper au programme nazi d'extermination des Juifs, elle se réfugie en Hollande, où elle est arrêtée avec sa sœur par la Gestapo et déportée à Auschwitz; elles meurent toutes deux dans les chambres à gaz. Elle sera béatifiée, puis canonisée.

Outre son intense activité dans les cercles husserliens, Edith Stein a poursuivi sa réflexion philosophique et religieuse dans plusieurs directions, s'attachant en particulier à la pensée de Saint Thomas d'Aquin et à la mystique de Saint Jean de la Croix. Angela Ales Bello évoque ses amitiés et son compagnonnage spirituel avec des femmes moins connues comme Hedwig Conrad-Martius et Gerda Walther. Mais par delà ces affinités personnelles, elle s'interroge sur ce que peut être, au regard des intuitions et concepts phénoménologiques, une «philosophie au féminin». La manière

dont le genre sexuel pourrait produire des effets spécifiques sur les processus intellectuels, sur la nature et la structure des concepts et systèmes de pensée ne peut relever que d'hypothèses aventureuses. En simplifiant à l'extrême, on peut imaginer qu'une présence sensible de femmes dans le champ de la phénoménologie a pu contribuer à une approche plus globale, plus holistique et plus organique de la réalité, une relation plus directe, plus intime, plus «intuitive» (on frôle le stéréotype) avec les objets et avec la nature elle-même – approche ouvrant la voie à un élan de transcendance plus ou moins associé à des aspirations religieuses, voire mystiques ou «parapsychologiques». Les cogitations phénoménologiques ont favorisé, semble-t-il, le retour ou la conversion à la foi protestante et surtout catholique d'un certain nombre d'hommes et femmes familiers de cette philosophie - le cas d'Edith Stein demeurant, si c'est dicible, le plus bouleversant.

Hommes illustres et Vies héroïques

Nul doute que les Actes du Congrès international de Lecce, *Filosofia Donne Filosofia*, présentés entre autres par Angelo Prontera, un des plus distingués péguystes italiens, auraient réjoui un Péguy philosophe, féministe, historien, libertaire et chrétien. Mais le cercle d'auteurs des *Cahiers de la quinzaine* l'orienta, question «grands hommes», dans une autre direction, plus en affinité avec le «culte des héros». Premier en date de ces derniers, le *Beethoven* de Romain Rolland fait passer un grand souffle libérateur – économiquement parlant – sur les *Cahiers*. Pour Rolland, à la différence du Péguy critique, le «grand homme» existe, il l'a rencontré précisément en Beethoven, l'emblématique musicien de *L'Hymne à la Joie*, qu'il *incorpore*, annonciateur de salut et ascenseur vers «les plus hautes cîmes» - il ne le lâchera plus. La propension à une culture héroïque est patente chez l'auteur de *Jean-Christophe* et de *L'âme enchantée*. S'il donne une carrure de héros aux acteurs historiques de ses pièces de théâtre (*Danton*, *Robespierre*, Teulier dans *Les Loups*, Saint-Louis, etc.), il préfère les embrasser dans une monographie aux envolées lyriques - parfum «romantique», qui n'est pas du genre de Péguy. Au *Beethoven* succèdent *Michel-Ange*, *Tolstoï*, *Gandhi*, *Ramakrishna*, *Vivekananda*, *Haendel*, et *Péguy* pour finir (en beauté, dirions-nous). On peut à bon droit parler d'un «complexe du grand homme» chez Romain Rolland, tel qu'il s'exprime, entre autres, dans ses prolifiques correspondances où brillent quelques très-grands hommes (Einstein, Ibsen, Bertrand Russell, etc. – parmi desquels figure *une* des «Grands de ce monde», la reine Elisabeth de

Belgique), ainsi que dans son appréciation enthousiaste de la révolution bolchevique, sur laquelle il projette sa vision «héroïque» - et lucide en même temps - de la Révolution française. A propos de Lénine, il écrit: «Oui, j'aurais certainement, plus jeune, fait place à Ilitch parmi mes 'grands hommes'».

Les «vies héroïques» de Rolland visent surtout à nous remettre sur la voie des vraiment «bonnes femmes» - *puissances de bonté*. Aux côtés de Rolland, nous retrouvons toujours, telle son ombre portée, sa sœur Madeleine. Un biographe de l'écrivain, Duchatelet, a du mal au début à inscrire ce prénom, les expressions les plus fréquentes sont: «Romain Rolland et sa sœur» - «accompagné par sa sœur», «Tagore, traduit par sa sœur», «copie à sa sœur», «sa sœur lui sert de secrétaire», etc. Après l'occurrence inattendue d'un pluriel, «les Rolland» (le frère et la sœur), le prénom finit par s'imposer: Madeleine Rolland existe! Il était temps. Parlant d'elle, Rolland écrit: «Depuis soixante ans et plus que nous nous connaissons intimement, nous n'avons, dans le domaine de l'esprit, rien d'étranger l'un à l'autre». C'est encore peu dire - sauf à faire entrer dans cette notion plutôt floue d'«esprit» la richesse et l'intensité de leur relation, la frappe d'une affection dense et durable: Madeleine est sa «famille», collaboratrice, secrétaire, traductrice, assistante et observatrice, conseillère, confidente, soignante, «consultante» - elle demeure liée au grand frère par de solides affinités politiques et idéologiques: socialisme, pacifisme, féminisme, sens aigu de la résistance, vérité, liberté, justice...

L'apport souverain d'une telle relation est cela même qui demeure le plus caché, à savoir l'imprégnation réciproque permanente de deux personnalités, au cours d'échanges poursuivis sur une vie entière, fondés sur un amour fraternel ou sororal d'une rare qualité. Tout donne à penser que la substance, les résonances ou l'«empathie» singulière de ces échanges sont - par on ne sait quels souterrains canaux, quelle musique d'intimes vibrations - passées dans l'écriture, le style, l'imaginaire, les *insights* de Rolland, dans le travail de fabrication des personnages, situations et écritures de ses textes. Ainsi naquit, croyons-nous, *L'âme enchantée* (1922-1933). Cette œuvre porteuse d'une altière féminité, d'une *bonté-femme* aux expressions variées et audacieuses, doit beaucoup à la présence constante et au *répondant* de Madeleine. Celle-ci joue un rôle actif et fondateur dans les mouvements féministe et pacifiste, avec notamment sa participation au Comité international des femmes pour une paix permanente, et ses interventions pour l'émancipation de la femme. Madeleine Rolland en vient ainsi à figurer à nos yeux, sinon l'incarnation même, du moins cette modalité de «forme bonne» et cohérente qu'est *L'âme enchantée*, élaborée par Rolland sur plus de dix années, et dont il rend le ton fondamental dans l'amplification cosmique («divine laitance», «Voies lactées») de son

«introduction». Evoquant son héroïne Annette, «l'âme enchantée», il précise: «un être inconnu se glisse en moi, et il m'infiltré son sang, ses pensées et sa destinée» - pour ajouter, combinant fiction et réalité: «comme il arrive dans la vie, où celle qu'on aime se révèle une inconnue». Parviendrons-nous vraiment à reconnaître et à suivre, à partir de ces noyaux profonds de l'âme où le Moi et l'Autre (en *alter ego*) *s'entre-passionnent*, le mouvement des implications et créativités féminines? D'autant que tout donne à penser que, dans *L'âme enchantée* et l'être magnifié d'Annette Rivière, se croisent, outre l'âme-sœur Madeleine Rolland, la personne de Gandhi, la «*grande âme*», *Mahatma* en sanscrit, auquel Rolland consacre une biographie en 1924, ainsi que la «*présence de la Divine Mère*», à laquelle Rolland attribue une place fondatrice, un rôle matriciel dans *La vie de Ramakrishna* (1928).

Maintes fois relevé, le rayonnement de Rolland se nourrit à la fois de son cosmopolitisme et de son «panhumanisme», et d'un réseau particulièrement dense de relations – avec pour effet de reléguer dans l'ombre sa sœur Madeleine. Elle n'est nommée, la plupart du temps, quand elle l'est, que comme présence familiale utile et subalterne. En revanche, avec «les Masson» - expression utilisée par Didier et Marielle Giraud dans leur ouvrage *Emile Masson, professeur de liberté* (1991) pour désigner le couple d'écrivains militants liés à la fois à Péguy et à Rolland - la personnalité des deux partenaires, «Emile et Elsie», ou «Elsie et Emile», comme le répètent à l'envie les auteurs, est reconnue, préservée, et se grandit l'une par l'autre. Emile (1869-1923), professeur d'anglais, anarchiste, et sa femme, Elsie (1878-1953), d'origine anglaise, traductrice, auteure de livres pour enfants et d'essais, s'accordent sur ce principe: «*camarade, sœur dans le combat, dans la bataille*» - formulé par Elsie dès le début de leur rencontre, qui se déroule sous le signe, émerveillé, de leur attachement à Ruskin, objet pour tous deux de leur prime admiration et de leurs premiers travaux. A ses côtés, compagnie de «grands hommes»: Carlyle, et Thoreau, et Whitman, et quelques autres auteurs de haut vol, et les «amis et relations de tous milieux, toutes origines et tous pays», avec lesquels «Elsie et Emile» échangent des lettres, «innombrables, interminables» (les Giraud, qui poursuivent leurs recherches dans ce domaine, citent notamment les correspondances avec André Spire, Yves Le Febvre, Jean Grave, Romain Rolland, Pierre Monatte, Péguy et Bourgeois, Marcel Martinet, Louis et Gabrielle Bouët etc.).

Ainsi «Elsie et Emile» vont-ils, ardemment, dans les joies comme dans les peines, d'un même pas, réglé sur des objectifs communs – ni l'un ni l'autre ne prétendant à une quelconque prééminence. Emile publie en 1905 dans les *Cahiers de la quinzaine* son roman, réaliste et sombre, *Yves Madec, professeur de collège*. Comme Rolland, qu'il admire pour son pacifisme

comme pour ses œuvres et ses «vies héroïques», il exalte les «grands hommes», «élisant» ceux qui sont inscrits au patrimoine de l'humanité. *Le Livre des Hommes et leurs paroles inouïes*, 1919, voit défiler les portraits spirituels de Confucius, Çakya-Mouni, Eschyle, Socrate, Jésus, Spinoza, Pascal, Shakespeare, Goethe, Tolstoï, Whitman – tous «très grands hommes», et même parfois un peu plus, que Masson se contente de désigner du plus simple des mots: «Hommes». *L'Utopie des Iles Bienheureuses dans le Pacifique en 1980*, publié en 1921, se situe dans la ligne de *La cité harmonieuse* de Péguy, dont Masson suivait de près toutes les publications - «l'utopie blanche» du Marcel cédant la place, chez Masson, à un délicat et coruscant baroque.

Parallèlement à cette œuvre personnelle autonome, Emile Masson travaille et publie en étroite communauté avec Elsie, elle-même se livrant à sa propre activité littéraire, publiant articles, traductions, essais et livres pour enfants. Relevons, entre autres: *John Ruskin (Pour nos enfants)*, 1900); *La vie et l'œuvre de John Ruskin* (Pages Libres, 1902); *Walt Whitman, ouvrier et poète* (Mercure de France, 1907); *Un individualiste américain: Henry David Thoreau et «The Ruskin School-House»* (Pages Libres, 1905) etc. Pacifiste, féministe, animée par un sens aigu des solidarités humaines, elle se révèle sociologue avisée dans son étude *Au pays du confort. Réflexions sur l'Angleterre d'aujourd'hui* (Pages Libres, 1908), description attentive de l'idéal petit-bourgeois des sociétés modernes.

Si la production d'Elsie est d'un moindre volume que celle d'Emile, cela tient pour une large part - quelle que soit l'implication passionnée d'Emile [les Giraud évoquent un «Cahier-fétiche»: «en mars 1902, Masson envoie amoureusement à Elsie le fameux *Cahier de la Quinzaine*, où Romain Rolland publie cette lettre reçue de Tolstoï: 'Je ne croirai jamais à la sincérité des convictions chrétiennes, philosophiques ou humanitaires, d'une personne qui fait vider son pot de chambre par une servante'»] - à sa condition de femme: mère de deux enfants, des grossesses se soldant par de périlleuses fausses couches, gestion d'un foyer aux ressources modestes où passent beaucoup d'amis, prise en charge onéreuse des perturbations mentales et internements dont souffrira Emile, engagements humanitaires pendant la guerre, en quête d'emploi après la mort d'Emile auquel elle survivra trente ans... *Une grand femme !*

¹ Le mot «fabrique» associé à «homme» ou «grand homme» connaît une certaine notoriété, comme en témoignent quelques récentes publications : Maurice Godelier, *La production des grands hommes*, Fayard, 1982. Pierre Legendre, *La fabrique de l'homme occidental*, Mille et une nuits, 1992. Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, 1992. On ne manquera pas de citer, du très grand anatomiste André Vésale, sa grande étude, fondatrice: *Fabrique du corps humain (De humani corporis fabrica,1553)*. On le tient pour «le plus grand anatomiste de la Renaissance», voire «le plus grand de l'histoire de la médecine».

² Cfr. R. Dadoun, «John Hawkwood (Giovanni Acuto): le faucon à couteaux», in *Paolo Uccello/Valentin Tereshenko*, trilingue, illustré, Spirali, Milano 2007.

³ *Réponse brève à Jaurès*, 1900, in Ch. Péguy, *Œuvres en prose complètes*, t.1, Gallimard, Paris 1987.